



Colloque INTERNATIONAL

LANGUES d'EUROPE  
ET DE LA  
MÉDITERRANÉE

[HTTP://WWW.PORTAL-LEM.COM](http://www.portal-lem.com)

NICE

31 MARS – 2 AVRIL 2005



# Les langues dans un musée de société

Florence PIZZORNI-ITIÉ\*

En première approche, la nature immatérielle des langues semble les rendre impropres à l'inscription à l'inventaire des collections d'un musée. L'intérêt porté aux langues s'inscrit dans la question plus globale du langage et de la diversité des modes de communication des pensées, des sentiments, des informations de tous ordres. Le langage est une acquisition sociale. S'il se développe avec les sons, il peut disposer de nombreux autres supports, multiples selon les cultures, les expériences technologiques... Les gestes qui accompagnent l'expression orale varient selon les cultures et les modes de communications et ils mutent avec l'évolution technologique des supports de communication. C'est donc la communication qui va être au cœur de notre réflexion, les moyens mis en œuvre pour échanger dans des contextes locaux ou dans des contextes d'extrême mobilité.

## La question des modes de communication

La langue est un indicateur mais nous allons nous intéresser à tous les « supports techniques ». Pour exemple, je choisirai l'un des plus grands succès de communication de notre histoire : la parole de Jésus. Comment ses paraboles – quelques mots prononcés en petit comité, dans le contexte d'un territoire où de nombreuses langues coexistaient –, ont-elles pu se diffuser, de telle sorte qu'elles nous soient parvenues au XXI<sup>e</sup> siècle. Si Jésus popularisait ses messages à l'aide des paraboles mémorables, l'écriture et le livre ont contribué à leur faire traverser les siècles. Aujourd'hui l'usage d'internet et la multiplication des technologies modifient le paysage dans lequel évoluent nos langues. Il en va de même de tous les modes de transmission possibles, l'écriture et le livre bien sûr, les feux des tours génoises allumés de tour en tour pour faire passer des informations, le téléphone, le télégraphe, le Web, le multimédia, et tous les vecteurs qu'utilisent aujourd'hui les jeunes : les SMS dont on sait combien ils transforment la langue et sa graphie. Le travail au musée va consister à porter attention aux modifications contemporaines des langues parlées, impulsées par des aspects sociologiques, des enjeux politiques, des nouvelles technologies qui amènent à modifier considérablement le contenu même des langues. En terme d'objets, nous collectons dans cette perspective, les supports de communication.

On se situe ici, sur une strate, qu'on n'a pas du tout évoquée jusqu'à maintenant, mais qui pourrait peut-être trouver place dans l'évolution qu'on pourrait donner au LEM : les langues et leur usage dans la société sont à considérer, du

---

\* Conservateur en chef, Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

point de vue des musées, par les connexions qui s'établissent entre le système de signes et les supports qui les propagent.

## Les langues et le musée : de marqueur de l'identité à marqueur de la mobilité

La langue est-elle un parent pauvre du musée ? Non pas que les musées d'ethnologie s'en soient désintéressés, bien au contraire. Le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MCEM), par ses collections et enquêtes issues, pour partie, du Musée National des Arts et Traditions Populaires (MNATP), renferme un trésor en ce domaine, en particulier en matière de langues minoritaires sur le territoire français. Traiter des cultures populaires, c'est envisager la représentation que se font d'eux-mêmes les membres d'un groupe, d'une société. La langue est systématiquement utilisée comme marqueur identitaire. Elle a été présentée comme pierre de fondement de l'édifice « identité ». La langue française, aujourd'hui confrontée à l'anglais sur la scène internationale ou dans sa structure même, est défendue selon le même considérant : les menaces qui pèsent sur la langue pèsent également sur l'identité nationale.

Le MNATP s'est constitué à partir des travaux des folkloristes qui ont recueilli partout dans les campagnes, surtout à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, des données mobilières, tridimensionnelles, mais aussi linguistiques. Plus justement, ils ont commencé par s'intéresser à ces données immatérielles. Les premières collectes (Société celtique, par exemple) privilégiaient les contes, la poésie, les chants, toutes les expressions des langues locales, d'abord en Angleterre, puis en France et en Allemagne. Donnant réalité à la phrase d'Herder, selon qui « la langue est l'âme du peuple », les premiers items entrés dans les musées sont des transcriptions de ce « génie » local qui passait par la langue. Ainsi, les langues ne sont pas étrangères à l'ethnologie dans les musées. Ces travaux ont eux-mêmes été relayés, plus récemment, par ceux des défenseurs de la diversité culturelle qui ont animé le débat sur la question des langues minoritaires et des enjeux de leur protection.

Ces informations et documents ont été utilisés pour construire les « référents » stéréotypés des identités régionales. La position des chercheurs, au sein du musée, consiste à reconstituer les contextes des collectes pour décrypter les modalités des constructions idéologiques du XIX<sup>e</sup> siècle folklorisant, « déconstruire » les fictions d'identité dont les musées ont servi parfois de « porte-voix ».

La problématique choisie par le MCEM met au cœur du travail la question du comparatisme, des échanges et de la mobilité des populations et justement, la question de la construction des cultures, non plus seulement à travers la transmission traditionnelle territoriale, mais aussi par la voie de la mobilité, des échanges, de la circulation. Compte tenu de la richesse de nos musées en ce qui concerne la construction par la tradition, il nous apparaît aujourd'hui prioritaire de travailler plutôt sur ces aspects d'ouverture...

La construction de l'identité sociale est considérée comme une stratégie culturelle marquant les différences qui s'inscrit dans un contexte de mouvements de populations, de mobilité culturelle, de mutations technologiques... Sur ce

vaste territoire, à l'échelle du continent qui constitue le champ géographique de nos observations (mais qui se lit aussi à l'échelle du monde) l'attention aux contacts, échanges, fusion, imprégnation par capillarité que les peuples confrontés en des occasions de l'histoire extrêmement diverses et fréquentes, ont mis en œuvre, est préférée au positionnement « isolationniste ».

Dans un tel contexte, l'intérêt pour l'étude des langues s'est déplacé. Elles prennent sens, non plus seulement en tant que marqueur d'identité dans un souci de protection sur la défensive, mais plutôt comme marqueur de la mobilité... Les langues révèlent les traces de l'échange.

### Les langues marqueurs de l'échange ?

Les langues apparaissent, bien sûr, en terme de muséographie, dès qu'il s'agit d'évoquer la différence et la différenciation, mais leur structure même traduit le métissage culturel en version sonore.

La langue française est composée de nombreux mots espagnols, italiens, arabes... Donner à voir combien chacune des langues européennes est composée d'une grande partie des langues des voisins, est une dimension très illustrative en ce sens. Une autre approche illustrative serait de traquer la piste des « mots voyageurs » : les chemins des mots passant d'une langue à une autre, d'une aire linguistique à une autre et qui reviennent en ayant pris une connotation différente... Cela me paraît être une acception assez centrale par rapport à nos préoccupations.

Bien entendu, un point particulièrement informateur reste la question de l'origine des mots, de l'étymologie qui reste un moyen très efficace pour comprendre les liens que nous avons les uns avec les autres dans l'Europe.

L'approche de toutes les langues globalisantes : la koinè grecque, le latin, la lingua franca, l'espéranto, le globish, – toutes tentatives de mise en place de langues susceptibles de contrecarrer la malédiction de Babel – a beaucoup à nous apprendre du point de vue des relations et échanges en examinant de plus près les contenus et la manière dont elles sont élaborées. Le polyglottisme est également un véritable enjeu de société, d'une actualité essentielle pour l'Europe. Il propose une solution à la nécessité de communication dans un contexte d'ouverture toujours plus large. À la fin du XIXe siècle en France, la plupart des gens sont bilingues. Les populations immigrées perpétuent l'usage de la langue d'origine au moins dans la sphère familiale sinon dans celle d'une communauté reconstituée. Ses incidences sur les contenus même des langues « dominantes » ne sont pas négligeables.

En écho et contrepartie, il convient de donner leur place aux langues d'identification qui naissent dans des zones où il y a un mal être sociétal : les différents argots, la langue « beur », les verlangs, la langue du rap<sup>1</sup>, ou dans le contexte de la colonisation, du néo-colonialisme les « français » d'Afrique, d'Algérie, du Québec... Et on pourrait citer des exemples analogues pour certaines langues européennes : l'anglais, le néerlandais, etc.

---

<sup>1</sup> Le rap est issu de la culture afro-américaine : mélange des racines noires, des revendications des opprimés.

C'est sur la base de ces différentes approches que nous commençons une investigation qui nous permettra d'imaginer la construction d'expositions sur les langues.

## Les objets qui donnent à voir des langues

Quels sont les outils, les items, les objets dont nous disposons au sein d'un musée pour construire de telles expositions qui d'ailleurs pourraient également pourraient être intégrés sur le LEM sous forme d'expositions virtuelles.

On touche là au domaine très vaste des collections sonores. On a commencé à collecter du son au musée dès qu'il y a eu des bandes magnétiques transportables, avant la seconde Guerre mondiale, et de nombreuses heures d'enregistrement sont rentrées pendant l'occupation, à l'occasion des « chantiers » qui étaient organisés pour éloigner de Paris des gens qui étaient susceptibles d'être arrêtés. Le musée les envoyait dans des provinces reculées avec mission d'effectuer des recherches documentaires. Ces informations ont été collectées sous l'angle du son, de la musique et des contes mais elles sont évidemment aussi des trésors d'information sur la langue et les accents. Depuis, ces collectes n'ont jamais cessé.

On oublie souvent quand on parle de 3 600 heures d'enregistrement – ce sont les enregistrements précisés ci-dessus – que les collections sonores comportent de grandes quantités d'enregistrements constitués par les entretiens que les ethnologues du musée ont réalisés sur des sujets extrêmement divers avec des informateurs qui s'exprimaient dans leurs propres langues dans une impressionnante variabilité de vocabulaire, d'accents... Au cœur de ces bandes d'entretiens, sommeillent des trésors à explorer dont on a pris conscience très récemment. Pour exemple, nous avons voulu exploiter certaines bandes de ces entretiens dans une exposition. Il est apparu que les chercheurs considèrent ces bandes « de terrain » comme de simples documents réalisés pour leur usage propre à des fins de transcription pour analyse des contenus. Aujourd'hui, on estime que ces bandes sons, au-delà du contenu sémantique, sont des ressources linguistiques et peuvent être des documents « à faire écouter » par les publics. Il devient donc essentiel que le travail du chercheur, quel que soit son sujet, parte en enquête avec un matériel d'une qualité telle que ce qu'il rapporte soit du document « audible », c'est-à-dire exposable, utilisable dans le contexte d'une exposition. Le même souci de qualité du support s'applique d'ailleurs à la photographie. L'enquêteur qui part sur le terrain doit être formé et doit disposer d'un matériel professionnel afin de collecter des données également exploitables en termes d'exposition. Ces considérations sont essentielles dans la perspective des productions multimédia, la qualité du son et de l'image étant la condition préalable à toute création virtuelle.

Depuis quelques années nous avons également exploré la méthode de la collecte d'informations par les récits de vie, des histoires de vie, qui permettent de suivre, in vivo à travers le parcours d'un individu, ces cheminements, ces mobilités.

Un heureux hasard de vente publique nous a récemment permis d'acquérir, deux albums de photographies qui ont été constitués par le linguiste Lucien Tesnière, qui participait aux congrès de philologues et de linguistes à Prague en 1929 et à Genève en 1931. Dans ces albums passionnants au plan ethnogra-

phique, tout est indiqué : les menus, les photographies de la salle du banquet, disposition des tables, les listes de participants... À chaque page les photos sont recouvertes d'un calque qui permet, à l'aide de numéros, d'identifier les linguistes présents et leurs épouses. Ils permettent ainsi d'illustrer les conditions d'émergence et de généralisation des concepts qui ont fondé la discipline. Il s'agit là d'objets exceptionnels, car il existe peu de trace de ces grandes rencontres internationales.

Nous pouvons également faire appel, aux travaux des linguistes comme les Atlas linguistiques qui, en Italie notamment, apportent des données importantes et dont nous disposons au centre de ressources.

### Quels supports matériels pour les langues dans un musée ?

Il convient de considérer les objets qui portent des inscriptions : beaucoup d'assiettes rituelles, commémoratives, des menus et des cartons d'invitation de circonstances très diverses, des communions, des mariages, etc. Des objets gravés : des cannes, certains meubles... Tout cela constitue un vocabulaire à exploiter.

On a un fonds considérable de lettres : des lettres d'amour, des lettres de correspondants de guerre. Très récemment, nous avons collecté une série de lettres d'Algérie à la suite d'un appel que la revue *Télérama* avait lancé auprès de son lectorat à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie. Plus d'un millier de lettres sont conservées dans nos réserves. Ces lettres renferment un véritable gisement de vocabulaire, d'expressions... en français en arabe, en berbère, en franco-algérien contemporain. On ne peut clore ce tour d'horizon des collections épistolaires du musée sans évoquer les lettres envoyées par les poilus pendant la Grande Guerre ainsi que les objets privés gravés de quelques mots qui souvent les accompagnent : la bague qu'on envoyait à la fiancée réalisée depuis les tranchées à partir de douilles de parcelles d'obus, etc.

La collection d'Almanachs est exceptionnelle. Ce médium aujourd'hui marginalisé, était extrêmement important pendant les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Ils assuraient la transmission au cœur des provinces, via les colporteurs, de toute une série d'informations, de vulgarisations, liées à la santé, aux thérapies, à la manière de cultiver, ils popularisaient des proverbes, des usages, de multiples aspects de la vie quotidienne. Dans le même ordre d'idée, nous disposons d'une iconothèque très riche, dont les images sont bien souvent légendées. Puiser aux légendes de ces images promet une moisson linguistique riche de surprises.

Plus récemment arrivées dans les collections et plus intéressantes encore, peut-être, pour travailler sur l'évolution de la langue aujourd'hui, de nombreuses affiches : publicitaires – le langage publicitaire témoigne d'une formidable évolution de la langue – mais aussi des affiches de manifestations sociales et politiques : mai 1968, tracts des manifs.

Sur le thème du sida une enquête très innovante, qui n'a son équivalent nulle part ailleurs, a enrichi nos collections de nombreux items collectés auprès des associations qui témoignent de la manière dont la société a pris en charge cette maladie, des attitudes de rejet et de discrimination des malades ou, au

contraire, de la volonté de banaliser la maladie. Ces associations, dont Act up, produisent un matériel absolument extraordinaire de tracts, d'affiches, de tee-shirts, tous porteurs de slogans. Ces vêtements informatifs, revendicatifs – communicatifs – complètent de manière inattendue la collection de costumes (principalement costumes folkloriques). Malgré l'abandon de l'approche folklorisante qui motivait historiquement la collecte, nous avons heureusement, ces dernières années, continué à collecter du costume, du vêtement dirait-on. Ainsi peut-on témoigner de la diversification des supports de l'information populaire : à travers la technique d'utilisation du tee-shirt comme support d'opinions ou comme affichage de messages on voit évoluer un vocabulaire fort et signifiant.

Dans le même ordre d'idée, le musée a mené une importante enquête sur les graffs et les tags<sup>2</sup>, c'est-à-dire les graffitis portés sur les murs. Une partie de la jeunesse s'exprime par ce moyen en « bombant » sur les murs. Nous avons des photos de tags et avons collecté des pans de mur, des objets tagués. Cette expression est aujourd'hui à la frontière entre l'expression sociale marginale – hors norme – et la reconnaissance artistique, certaines institutions d'arts plastiques offrent leurs murs aux tagueurs.

## Quels dispositifs pour mettre en scène ces données ?

Comment mettre tout cela en scène dans le cadre d'une exposition ?

Je voudrais ici affirmer un principe, peut-être excessif, comme toujours quand on expose un point de vue nouveau, mais il faut foncer pour avancer : il faudrait réduire l'écrit dans les expositions – comme dispositif informatif – au strict minimum nécessaire. La survie même de l'institution muséale et du médium exposition, c'est-à-dire la monstration d'objets, est subordonnée au fait que le musée est un lieu où, avant tout, on montre des objets en trois dimensions. Si l'exposition est un livre qu'on regarde debout, le musée, dans la compétition de l'attractivité des médias, est perdant d'avance. Les publics disposent, à domicile, de nombreux moyens d'accéder à l'information, dix fois moins fatigante en réception et beaucoup plus performante que la visite au musée. J'ai pour habitude de présenter sur le modèle de l'homunculus ce que pourrait être l'homomuséus. L'homomuséus est un personnage doté d'une cervelle hypertrophiée – on lui demande de penser, c'est très cérébral ce qui se passe au musée. Il a un œil démesuré, aux dépens de tous les autres sens puisque, par définition, dans un musée, si on a le devoir de voir, par contre s'impose l'interdiction absolue de toucher, de manger, de « sentir » – pas de nez – on n'écoute et n'entend rien – on doit d'ailleurs faire silence – donc il n'a pas d'oreille, mais surtout, ce qui le différencie définitivement de l'homoteleviseur, espèce extrêmement nombreuse, prolifique et concurrente, c'est que l'homomuséus présente de très grandes jambes. L'homoteleviseur a lui aussi un énorme encéphale – il suffit de bien choisir ses programmes – un

---

<sup>2</sup> L'objet de cette recherche-collecte est le graff, issu du ghetto new-yorkais et son appartenance au mouvement hip hop avec les valeurs qui s'y rattachent. Voir Calogirou, Claire. – “Musée de société, art du graff et patrimonialisation”. – In : *Patrimoine, tags et graffs dans la ville : actes des rencontres de Bordeaux 12 et 13 juin 2003 [organisées par la Renaissance des cités d'Europe]*. – Bordeaux : SCEREN-Centre régional de documentation pédagogique d'Aquitaine, 2004, 227 p. et Calogirou, Claire. – “Réflexions autour des cultures urbaines”. – In : *Journal des Anthropologues*. – Montrouge. – 2005, n° 102-103.



œil énorme, des oreilles... mais il n'a plus besoin de jambes, confortablement installé dans son canapé, sa boisson préférée à la main, il accède à toutes les sollicitations qui lui procurent du plaisir. L'Homoduweb, disposerait sans doute de grands doigts en plus – pour taper sur son clavier... Ces deux variétés d'humains peuvent visiter le Louvre sur DVD sans plus avoir besoin de se déplacer. Si le Louvre ne présentait pas les œuvres dans leur version tri dimensionnelle et réelle, il n'aurait plus de raison d'être. Un musée de société doit tenir pour absolument essentiel cet aspect afin de rester compétitif dans la comparaison avec les remarquables documentaires mis à notre disposition en toute facilité.

Mon rêve serait que dans le cadre du parcours déambulatoire que constitue une exposition (d'où les jambes et les pieds), on re-sollicite chez l'homomuseus, les oreilles, le nez, le toucher... Donner à l'homomuseus toute sa dimension sensorielle. Valoriser les dimensions sensorielles et l'expérience corporelle.

Comment muséographier les langues, devient alors une question passionnante et on sort de l'aspect purement académique de la création d'une nomenclature sur une exposition virtuelle.

Bien sûr il faut donner à entendre, on dispose de tous les items sons que j'ai listé, ensuite il y a tout ce qui est faire participer le public à tout ce qui est expression de la langue – des dispositifs interactifs. On peut imaginer diverses choses. Marc Touché, un chercheur au musée, travaille sur les musiques électro amplifiées. Il développe une théorie sur « la culture du potentiomètre », à propos de l'importance que revêt la puissance du son. Une langue, c'est un peu pareil, elle peut être susurrée à l'oreille, hurlée, on peut « s'engueuler », il est important de jouer sur ces modulations de la langue. On peut imaginer expérimenter ce principe pour sur un des sujets que nous avons évoqué : les langues minoritaires et les langues qui globalisent la communication. On peut imaginer de tracer au sol la carte que nous a proposée M. Giordan et que le public soit amené à marcher sur telle ou telle zone. Selon l'endroit où le pied est posé, il se déclenche un enregistrement de la langue locale : l'occitan sera faiblement murmuré à l'oreille, alors que mettant le pied sur l'Angleterre, il entendra un anglais hurlé...

Une autre dimension de la langue peut être abordée à l'aide d'objets grandement collectés. Parallèlement à la langue parlée et à la langue écrite, il y a la langue gestualisée. Cette gestuelle est souvent consubstantielle à l'énonciation : essayez de faire parler un Méditerranéen avec les mains liées dans le dos... Il perd une grande partie de sa capacité d'élocution. Cette dimension comprend également des pratiques corporelles rituelles qui accompagnent la langue ritualisée. Nous disposons de beaucoup de films concernant les processions, ou des pratiques votives devant l'image sainte... Nous sommes face à un langage qui ne s'exprime plus directement par des mots mais dans lequel le sens est conforté, renforcé par une gestuelle. Cet aspect peut être largement exploré dans le cadre des expositions, pour mettre en valeur cette dimension tri-quadri dimensionnelle où le corps entre en jeu.

De nombreux autres aspects peuvent être mis au service d'une approche dynamique des langues que nous ne pouvons pas passer systématiquement en revue ici : on peut jouer sur des dispositifs mettant en valeur la courbure des accents, par exemple, enregistrer des phrases dites par le public... l'ordinateur relève certains mots et en signale l'étymologie... les chemins...

Je voudrais, enfin, conclure sur les non-dits. Ce qui est important aussi dans une langue, ce sont les non-dits, les passés sous silence. En tant qu'ethnologues nous savons combien comptent les silences. Aussi signifiants sont ce que le locuteur laisse saisir et qui n'a pas été dit, en complément de ce qui a été énoncé haut et fort. Les non-dits et l'incommunicabilité d'une manière générale. L'art contemporain explore ces questions. Je voudrais citer une expérience non pas d'art plastique, mais d'art conceptuel. Un artiste hongrois, Krzysztof Wodiczko<sup>3</sup> travaille sur la question de la difficulté d'intégration des migrants, aux USA, et plus particulièrement sur l'incompréhension et l'incommunicabilité. Dans une exposition où il présentait son travail les visiteurs étaient appelés à mettre un dispositif sur leur bouche et de cette prothèse sort un discours préfabriqué, formaté, sur les modalités officielles de l'intégration aux USA. Quels que soient les mots émis par le locuteur, le récepteur ne perçoit que ce discours convenu, comme privant le visiteur de sa parole propre ... Ainsi l'art reste un recours pour aborder de manière concrète dans les expositions ces questions souvent abstraites et difficile à mettre en scène.

Abordant les rives des secours que la création artistique peut nous prodiguer, il faut bien entendu évoquer l'art de la calligraphie qui, à travers les siècles et la diversité des écritures, magnifie spectaculairement la présentation des langues. M. Giordan avait déjà abordé la question.

## Le LEM et le Musée

Dans l'état actuel de la démonstration du LEM qui nous a été faite, la partie nécessaire qui fonctionnerait comme un dictionnaire de langues et rendrait disponible une grande banque de données linguistique est opérationnelle. Il est important maintenant, comme son concepteur et ses partenaires l'appellent de leurs vœux, d'en développer les contenus multimédias.

Pour qu'il devienne un outil d'exposition, de « démonstration » publique, il convient de proposer un élargissement de ses contenus. Le musée, tel que le MCEM souhaite se définir, est un lieu de débats où on formule des questions plus encore qu'on y livre des connaissances (lieu d'ouverture du débat). Le centre de ressources fournit les informations (les données), la connaissance, les expositions appellent à une série d'interrogations. Le volet du LEM qui devrait fonctionner en synergie avec le secteur des expositions ouvrirait un espace qui proposerait une posture d'interrogation, de « déconstruction » de certaines certitudes.

D'un point de vue pratique, il devra ouvrir des fenêtres sur des supports de collections – images, sons, vidéos qui permettront de présenter au public, les supports de langage et de communication, largement collectés et conservés dans les réserves du MCEM.

---

<sup>3</sup> Krzysztof Wodiczko, *Mouthpiece*, 1994 : dispositif à placer sur la bouche d'une personne, qui diffuse un discours convenu pré enregistré, déniait tout acte de réelle communication au porteur du dispositif. Cette œuvre constitue une part d'une exploration en cours de l'expérience de l'immigrant et a été présentée à l'exposition personnelle : *Xenology : Immigrant Instruments*, Galerie Lelong, New York, 1996.

LEM et secteur des expositions du MCEM, sont complémentaires et peuvent mutuellement se renforcer dans leur souci d'une plus grande symbiose des publics et des langages.